

Muriel Zeender Berset, Laudatio pour Emma van Troostwijk, « Ceux qui appartiennent au jour ». Prix Robert Walser 2024

On entre dans « Ceux qui appartiennent au jour » comme la narratrice elle-même : par la porte du jardin. Le regard aiguisé par des mois d'absence, elle le redécouvre. Naguère « à la française », il est désormais envahi d'herbes folles – annonciatrices d'autres défections.

Comme le jardin, la famille – trois générations de pasteurs – est encore là. Mais les choses ont changé. Le grand père ne reconnaît plus la narratrice, et le père perd la mémoire à cause du burn out dont il souffre ; il vit entouré de post-it, maigres remparts contre l'érosion des souvenirs.

Le frère de la narratrice, Nicolaas, s'apprête à prononcer ses vœux pour devenir pasteur lui aussi, comme ses parents et son grand père. Mais à la veille de son ordination, sa foi vacille. Pourquoi se lancer dans un métier qui n'existe plus ? Et n'y a-t-il pas danger à le faire, si on veut garder la mémoire ? le burn out, c'est la maladie de ceux qui prennent soin, dit un jour la mère.

Malgré le drame situé au cœur du livre, les doutes et les difficultés liés à la maladie et l'effritement des mémoires et des certitudes, tout est doux dans cette histoire. Il eût été tellement simple de faire un récit tragique, autour du motif de la perte... Or, « Ceux qui appartiennent au jour » fait exactement l'inverse. Au cœur du livre, beaucoup d'amour et une infinie douceur : de la mère, qui « sent l'ail et le numéro 5 de Chanel » et qui tient la famille dans l'adversité, la et tendresse dans le regard que la narratrice pose sur les siens. Le récit tisse une poésie du quotidien, suspendue à des choses toutes simples : des « rattrapages accéléré de souvenirs » par le visionnage des anciens films de vacances, des parties de memory, un geste tendre, une cigarette partagée sous les étoiles.

Sans effusion de sentimentalisme, et sans démonstration. Le pire n'est contenu que dans certains silences, de l'ordre de ceux que l'on retrouve dans une partition : l'interruption de certaines phrases suggère ce que l'on n'ose pas formuler à voix haute – par pudeur ou peut-être par superstition.

« Le français dit qu'un ange passe. Le néerlandais dit qu'un pasteur se promène. Er gaat een dominee voorbij. »

Baigné de la lumière froide de la mer du nord, le roman d'Emma Doude van Troostwijk est subtil, imprégné des couleurs des maîtres de la peinture hollandaise. Avec un jeu tout particulier du clair-obscur : alors que la nuit s'avance pour le père et que l'obscurité est déjà complète pour le grand père, la lumière demeure toujours

présente. Dans le regard que la narratrice porte sur chaque membre de sa famille, et dans les arrêts sur images qu'elle propose au lecteur.

D'une puissante originalité narrative et formelle, le roman présente une succession de nature mortes – ou plutôt de « vies silencieuses », comme on dit en néerlandais. Il joue sur les changements de rythme, alternant différentes formes de brièveté, jouant sur la présence des blancs ou l'irruption de paroles de chansons qui remplacent de longs discours. Les scènes, comme des tableaux qui se succèdent, donnent à percevoir des moments pris sur le vif, qui en ravivent d'autres, plus anciens. Des éclats d'enfance, des éclats d'ambiance. Ici, le fragment fait écho à la mémoire qui se morcelle.

Si le roman est si gracieux, c'est grâce à l'écriture, tout en légèreté et teintée d'humour. En jouant de la confrontation du néerlandais et du français, l'autrice ramène de la charge poétique dans des expressions élimées par le temps et par l'usage. En les confrontant à leur équivalent dans l'autre langue, l'autrice réinjecte la poésie oubliée (elle aussi) contenue initialement dans chacune d'entre elle. Traduites au pied de la lettre, ces expressions redeviennent poétiques, et génèrent un supplément de sens. Et un nouvel espace à habiter.

« En français ils perdent la tête. En néerlandais ils perdent le chemin. »

Le chemin que les personnages du père et du grand père perdent, Emma Doude van Troostwijk le reconstruit dans l'écriture. Il est inventif, et creuse un chemin très personnel entre les langues.

Le titre lui-même, « ceux qui appartiennent au jour » est la version néerlandaise de « ceux qui ne tiennent qu'à un fil ».

Le fil de la mémoire, le fil de la vie, le fil du récit aussi que tisse une jeune autrice avec tant de force.

Merci, lieverd Emma, pour ce magnifique roman. Le jury (composé de Thierry Hesse, Valérie Meylan, Arno Renken et Henri-Michel Yéré et moi-même) a été et unanimement séduit par les puissantes qualités littéraires de votre livre.

Nous sommes très fiers et très heureux de récompenser un talent si prometteur.